

Chapitre VI

« VENEZ À MOI, VOUS TOUS QUI PEINEZ »

Introduction

Nous avons vu, la dernière fois, comment dans la souffrance l'homme était appelé à répondre à l'appel du Christ en allant jusqu'au bout d'une offrande libre et consciente de lui-même pour le salut du monde. Cette réponse ne peut qu'être le fruit d'**un long et difficile chemin**, semblable à celui des Hébreux dans le désert, un chemin durant lequel l'homme peut être tenté particulièrement par le repliement sur lui-même, la révolte, la culpabilité ou le découragement. Voyons **comment vivre ce combat spirituel** dans le Christ pour trouver en lui le soulagement et la force dont nous avons besoin pour nos âmes et nos corps.

1. De « l'amour du néant » à l'amour de la Croix

Il est bon d'abord de prendre conscience qu'il y a des angoisses et même des tristesses qui font partie des souffrances morales que l'homme est appelé à traverser à la suite du Christ. Mais **Dieu ne veut jamais que nous nous rendions « malheureux »** au sens d'un désespoir et d'un dégoût de nous-mêmes, il ne veut jamais que nous nous lamentions sur nous-mêmes et que nous tombions dans la « déprime » au sens commun du terme¹. Il ne veut pas que nous nous laissions aller à **une mauvaise « passivité »**², que nous devenions « inertes »³, là où nous sommes appelés à nous abandonner au Père en esprit et en vérité, c'est-à-dire en accomplissant notre devoir d'état, en faisant notre possible pour surmonter l'épreuve. Saint Paul fait bien la distinction quand il dit : « La tristesse selon Dieu produit en effet un repentir salutaire qu'on ne regrette pas ; **la tristesse du monde, elle, produit la mort** »⁴ (2 Co 7, 10). Dans sa souffrance, l'homme peut perdre le goût de vivre et, à partir de là, être tenté

¹ Précisons ici qu'on peut éprouver en soi un fond dépressif sans pour autant déprimer parce qu'on n'y adhère pas, on ne se complaît pas dedans.

² Au sens où Jean-Paul II enseigne que « la révélation par le Christ du sens salvifique de la souffrance **ne s'identifie nullement à une attitude de passivité**. C'est tout le contraire. **L'Évangile est la négation de la passivité en face de la souffrance** » (*Salvifici doloris*, n° 30), tant vis-à-vis de la souffrance des autres que vis-à-vis de notre propre souffrance. Si elle est vécue en vérité, l'humble acceptation de tout ce qui nous arrive (cf. Si 2, 4) ne nous incite pas à démissionner, mais elle nous procure la grâce de mener notre combat contre le mal dans et par l'amour. D'une manière particulière, quand l'homme est touché par la maladie, il est appelé, dans son chemin d'abandon lui-même, à « prendre soin de son corps » (cf. Ép 5, 29) par obéissance à Dieu.

³ Au sens où l'Écriture dit : « **Redressez vos mains inertes et vos genoux fléchissants (...)** afin que le boiteux ne dévie point, mais plutôt qu'il guérisse » (He 12, 5.12).

⁴ En ce sens-là aussi le Siracide nous avertit : « **Ne te laisse pas aller à la tristesse** » (30, 21).

de se laisser aller à « l'amour du néant » (cf. Ps 4, 3). **Le véritable amour de la Croix ne peut qu'être un amour surnaturel** qui ne fait qu'un avec notre amour du Christ Crucifié⁵. Il se reconnaît à la joie proprement surnaturelle qu'il suscite en notre âme⁶. Il ne peut **se confondre avec le rejet de la vie** que Dieu nous a donnée. Quand le Christ dit dans son agonie : « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! » (Mt 26, 39), il nous montre qu'il demeure dans l'amour de la vie, dans l'amour de lui-même, de son corps. Le Christ est allé jusqu'au bout de la kénose, de l'anéantissement sans jamais rien renier de son humanité, sans jamais donner prise à cette sorte d'« **inclination à la mort** » qui habite l'homme depuis le péché originel⁷, et qui fait dire à saint Paul que « **le désir de la chair, c'est la mort**, tandis que le désir de l'Esprit, c'est la vie et la paix » (Rm 8, 6)⁸.

Plus nous irons loin dans notre ouverture de la vie par amour pour le Père, plus nous pourrons communier en profondeur aux souffrances du Christ. Demeurer complice d'un esprit de mort ou de mépris de notre corps serait, en réalité, une manière de fuir la Croix, de fuir cette profondeur de souffrance que seule une humanité ouverte à la vie peut éprouver. Laissons plutôt le Christ nous réconcilier avec notre vie humaine⁹. Cela

⁵ Autrement dit, ne cherchons pas à aimer nous-mêmes la souffrance comme l'explique saint Louis-Marie Grignon de Montfort : « Quand on vous dit d'aimer la croix, on ne parle pas d'un amour sensible, qui est impossible à la nature... **Dieu ne demande pas de vous que vous aimiez la croix de la volonté de chair**... Il y a un autre amour, de la cime et de la pointe de l'âme, par lequel, sans ressentir aucune joie dans les sens, on aime cependant et on goûte, par la vie de la pure foi, la croix que l'on porte » (cité dans la revue mensuelle *Dieu est Amour*, n° 62 - *Contempler, une activité d'homme*, p. 26).

⁶ Écoutons Marthe Robin : « **Souffrir comme Jésus, en Jésus, pour Jésus**, me consumer d'amour pour sa gloire, **c'est tout mon bonheur et ma joie de vivre**... c'est aussi ma plus grande gloire ! J'ai dit gloire, parce que toute ma gloire est dans la Croix de Jésus... (...) Ah ! Si l'on savait ce que l'amour de la souffrance, ce que l'Esprit met de gaieté et de paix dans une âme qui s'abandonne à Dieu, et **tout ce qu'il supprime d'inutiles souffrances**, on s'agenouillerait de bonheur, d'admiration, de reconnaissance » (Revue mensuelle *Dieu est Amour*, n° 62 - *Contempler, une activité d'homme*, p. 26).

⁷ Comme l'enseigne l'Église : « ... l'immense misère qui opprime les hommes et **leur inclination au mal et à la mort** ne sont pas compréhensibles, sans leur lien avec le péché d'Adam (...) » (CEC, n° 403).

⁸ « Se renier soi-même » (cf. Lc 9, 23) signifie mourir à soi-même, à notre moi possessif, orgueilleux et dominateur. Cela signifie passer d'une vie foncièrement centrée sur soi à une vie pour Dieu, à Dieu. Cela ne signifie pas nier notre humanité, ni refouler nos désirs et nos passions naturelles.

⁹ Le Christ a tout assumé pour tout sanctifier. Il a voulu, pour cela, d'abord nous réconcilier avec notre condition humaine, avec notre sensibilité, nos émotions, nos besoins et nos instincts naturels en même temps qu'il nous réconciliait avec le Père, notre Créateur. En effet, **c'est en accueillant notre humanité en lui**, chaque jour davantage, **que nous pourrons laisser Dieu** la sanctifier, **la diviniser**. L'accueillir en lui signifie la recevoir de la main du Père comme le don de son amour, comme le chemin qu'il a choisi pour nous : c'est dans la faiblesse même de notre condition charnelle que nous pourrons nous ouvrir à son amour dans la foi et l'espérance. « Il n'y a eu que oui en lui (le Christ) » (2 Co 1, 19) pour qu'il n'y ait que oui en nous. Notre oui à Dieu ne peut qu'être en même temps un oui à la vie. Si nous ne laissons pas ce « oui à la vie » grandir en nous, notre acceptation des épreuves risquera toujours d'être contaminée par d'obscurs désirs de mort. Cela dit, précisons ici que **l'on peut très bien demeurer comme incapable d'aimer la vie, en raison de blessures profondes, sans pour autant la rejeter**. C'est pourquoi nous parlons ici d'accueil de la vie parce qu'on peut dire oui à la vie par amour pour le Père qui nous l'a donnée, conscients que le refus de cette vie serait un refus de son amour, sans pour autant éprouver de l'amour pour cette vie. Inversement, on peut dire que certains

signifie concrètement qu'il nous faut **apprendre à aimer les épreuves**, les « tenir pour une joie suprême » (cf. Jc 1, 2) **sans pour autant les désirer** et encore moins les rechercher. Autrement dit, être prêts à les recevoir de la main de Dieu si telle est sa volonté, sans aller au-devant dans une attitude d'héroïcité humaine très différente d'une attitude de foi et d'espérance. **Même nos mortifications volontaires doivent être vécues « par l'Esprit »** (Rm 8, 13), en nous laissant mener par lui et non par « les volontés de la chair » (cf. Ép 2, 3). Ne cherchons pas à dépasser nos limites, respectons notre corps et notre psychisme, ne confondons pas l'amour de la Croix avec une générosité humaine sans discernement.

2. Nous unir humblement au Christ dans l'expérience de notre faiblesse

Pensons plutôt que le Christ, dans son amour pour nous, a voulu « être éprouvé en tout comme nous, à l'exception du péché » (cf. He 4, 15), c'est-à-dire vivre toute notre condition humaine dans un total abandon au Père pour que **nous puissions tout vivre, tout éprouver en lui et comme lui**, dans la même ouverture au Père et à la vie, le même amour, la même joie surnaturelle. Ainsi dans nos épreuves, nous sommes appelés à « sentir » les choses (cf. Ph 2, 5) comme le Christ les sent et, d'une manière particulière, à **nous unir à lui dans nos angoisses, nos tristesses**. Nous échapperons ainsi à « la tristesse du monde » pour cette « tristesse selon Dieu » qui sauve le monde parce qu'elle est communion au Christ dans **le mystère de son agonie**. N'ayons pas peur d'épancher notre cœur devant lui, de « nous décharger de toute notre inquiétude » (cf. 1 P 5, 7) et de notre peur, c'est-à-dire aussi de nos souffrances inutiles¹⁰ : si nous les reconnaissons humblement devant lui, il nous en libèrera¹¹. Ne nous imaginons pas loin de lui dans l'expérience de notre faiblesse humaine, **ne cherchons pas être stoïques**, à surmonter par nous-mêmes notre tristesse puisque le Christ, lui, n'a pas été impassible, mais il a assumé notre faiblesse avec une sensibilité d'une extrême

jouissent d'un amour naturel de la vie sans pour autant l'accueillir intérieurement comme un don du Père.

¹⁰ Quand nous vivons mal nos épreuves, celles-ci sont accrues, ou plutôt alourdies, par des souffrances que nous nous créons nous-mêmes et qui sont inutiles. Le Christ nous en avertit lui-même lorsqu'il dit : « **Ne vous inquiétez donc pas du lendemain** : demain s'inquiétera de lui-même. **À chaque jour suffit sa peine** » (Mt 6, 34). À chaque jour suffit sa Croix, cette Croix que le Christ nous appelle à porter à sa suite sans « permettre que nous soyons tentés au-delà de nos forces » (2 Co 10, 13). Ces souffrances morales que nous rajoutons nous-mêmes en nous inquiétant, en nous culpabilisant, en nous refermant sur nous-mêmes, d'une manière ou d'une autre, ne peuvent constituer un chemin de sanctification puisque le Christ ne les a pas connues dans son abandon total au Père. La souffrance est un chemin de grâce pour autant qu'elle est une croix, mais il y a des souffrances morales qui sont **mauvaises** et qu'il faut rejeter.

¹¹ Le Christ a voulu dans son agonie « frémir », pour reprendre le terme utilisé par Jean-Paul II (cf. *Salvifici doloris*, n° 18), éprouver l'angoisse et la tristesse que nous ressentons naturellement devant la souffrance et la mort. Mais dans son abandon au Père, il n'a pas laissé son angoisse dégénérer en peur.

délicatesse et perfection¹² pour que nous puissions être « faibles en lui » (2 Co 13, 4), c'est-à-dire **vivre saintement notre faiblesse**¹³.

3. Trouver soulagement dans le Cœur blessé du Christ à travers les sacrements

Quand nous sommes tentés de nous laisser « écraser »¹⁴ par les épreuves, laissons le Christ nous appeler à lui : « **Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau et moi, je vous soulagerai.** Chargez-vous de mon joug et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur » (Mt 11, 28-29). Si nous nous ouvrons à lui en vérité avec tous les sentiments qui sont en nous, sans rien refouler de notre humanité, nous goûterons le soulagement et la douceur de sa présence et de son amour, **nous trouverons refuge dans son cœur doux et humble**, « source de toute consolation ». Laissons-le humblement nous soulager et, pour cela, ne cherchons pas d'autre consolateur¹⁵. Nous aurons alors le courage et la force nécessaires pour porter notre croix à sa suite jusqu'au bout sans « défaillir par lassitude de nos âmes » (He 12, 3). D'une manière particulière, quand nous sommes frappés par la maladie, Dieu, certes, ne nous guérit pas toujours, mais nous pouvons être certains qu'**il veut nous donner le réconfort et le soulagement dont nous avons besoin pour tenir.** C'est « du Cœur blessé de notre Rédempteur que coule avec abondance la grâce des sacrements »¹⁶. Ils sont tous **des touchers de l'Amour divin sur les blessures** de nos âmes et de nos corps. C'est le Christ vivant et vivifiant qui agit en eux. C'est à travers eux – et tout spécialement à travers les trois « viatiques », c'est-à-dire le sacrement de pénitence, le sacrement des malades et le sacrement de l'Eucharistie¹⁷ – qu'il veut nous donner la force d'aller jusqu'au bout de notre chemin d'abandon et d'offrande dans la souffrance.

¹² « Car le Corps de Jésus-Christ, formé par le Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie, **jouit d'un pouvoir de sentir et de percevoir très parfait**, plus, assurément, que tous les autres corps des hommes » comme l'a souligné Pie XII (*Haurietis aquas*, n° 27).

¹³ Comme l'explique Pie XII en citant saint Augustin : « “Mais **ces affections de l'infirmité humaine**, comme la chair même de l'humanité infirme et la mort de la chair humaine, **le Seigneur Jésus les a prises**, non par nécessité de sa condition, mais par une volonté de miséricorde, **pour transfigurer en lui-même son Corps**, qui est l'Église, dont il a daigné être la tête, c'est-à-dire ses membres qui sont ses saints et ses fidèles ; en sorte **que si l'un d'eux venait dans les épreuves humaines à s'attrister et à souffrir, qu'il ne s'estime pas pour cela soustrait à la grâce** ; ce ne sont pas là des péchés, mais des marques de l'infirmité humaine, et, comme le chœur s'accorde à la voix qui entonne, ainsi son corps se modèlerait sur son propre Chef” » (*Haurietis aquas*, n° 25).

¹⁴ Au sens où Jean-Paul II dit : « **Sans Dieu, la Croix nous écrase ; avec Dieu, elle nous rachète et nous sauve** » (Rencontre avec les jeunes de Rome, le 2/04/1998 ; ORLF, n° 14, 7/04/1998).

¹⁵ Renonçons à nous faire plaindre tout en accueillant humblement les marques de compassion des autres. Rappelons-nous ce que Thérèse disait à sa sœur Céline : « **Si l'on vous plaint, ce serait une consolation. Si on ne vous plaint pas, réjouissez-vous en !** À votre place, j'aimerais cet extrême et je m'y complairais » (Conseils et souvenirs, Cerf, Paris 1996, p. 155).

¹⁶ Pour reprendre les expressions de Pie XII dans *Haurietis aquas*, n° 39.

¹⁷ « Elle (l'Église) croit en **la présence vivifiante du Christ, médecin des âmes et des corps.** Cette présence est particulièrement agissante **à travers les sacrements**, et de manière spéciale **par l'Eucharistie**, pain qui donne la vie éternelle (cf. Jn 6, 54.58) et dont Paul insinue le lien avec la santé corporelle (cf. 1 Co 11, 30) » (CEC, n° 1509)